

Affaires sensibles
Histoires vraies

François Luciani

luciani.prod@orange.fr

Personnages

Louise

Pauline

Charles

Jean

Pierre

L'homme

Jo

Note d'intention

Ce texte propose le portrait de deux femmes meurtrières, Louise et Pauline.

Louise, surnommée « *la Bovary de Chambéry* », a tué son amant, Lionel Véronèse, d'une balle dans la tête dans la nuit du 30 avril 2012.

Elle a été condamnée à 20 ans de réclusion criminelle.

Pauline, alias Pauline Dubuisson, surnommée « *l'infâme* », condamnée aux travaux forcés à perpétuité le 18 novembre 1953, a tué son amant Felix Bally, chez lui, de trois balles de revolver en plein cœur.

Louise a tué par ennui, Pauline par passion.

Deux femmes, deux époques, deux visages.

Coupables ? Victimes ?

Femmes meurtrières ou femmes abusées ?

Ces personnages du réel sont inspirés de deux pièces radiophoniques diffusées sur *France Inter* dans le cadre de l'émission *Affaires sensibles*. Le dispositif narratif imaginé pour ce spectacle repose sur un système de projections vidéo sur plusieurs écrans.

A titre d'exemple : *Anquetil tout seul*, de Paul Fournel.

<https://www.youtube.com/watch?v=rDwFO-4u-bY>

Les effets de lumière, apparition-disparition des protagonistes, viendront compléter ce dispositif narratif.

Les personnages de Louise et Pauline seront interprétés par la même comédienne.

Les personnages de Charles et Pierre seront interprétés par le même comédien.

Le personnage de « L'homme » interprètera un serviteur à table et Jo, le pharmacien.

Louise

Prologue

Un homme entre.

Blazer, cravate, jean et baskets, un tabouret à la main.

Le rideau d'avant-scène est baissé.

Il se parle à lui-même, en cherchant sa place côté cour.

Par transparence, on distingue la silhouette de deux femmes qui se tiennent debout derrière le rideau.

L'homme

Et pourtant, ce sont des histoires vraies.

C'est fou ce qu'on peut faire au nom de l'amour.

Elles, elles ont tué.

Par amour.

Oui. Par amour.

Des tueuses ? Non.

Des meurtrières, oui.

Accident, préméditation ? Calcul ? Passion ou désespoir ?

Louise. Pauline.

Deux femmes, deux libertés, deux époques.

Louise...

L'ennui.

C'est fou ce qu'on peut faire comme conneries quand on n'a rien à faire.

C'est vraiment un truc de dingue. On a tout et on s'emmerde. Une honte. Il y a tant de gens qui crèvent... de faim, de soif, sur cette planète.

Elle, par exemple. Louise. Franchement, mais pourquoi ? Pourquoi une telle connerie ? Franchement...

Le rideau s'ouvre.

On découvre un visage de trois quarts dos, éclairé par la lumière crue d'une coiffeuse. Louise, tout juste la quarantaine, se maquille tranquillement devant son miroir. Elle prend son temps, méticuleuse du moindre geste, à l'affût du plus petit défaut de trait.

Un homme entre côté cour arrière.

La cinquantaine, un peu bedonnant, légèrement ordinaire : il l'observe.

Jean Massimi

C'est elle. C'est tout. Pas la peine de discuter.

C'est elle qui a tiré, point barre.

Elle a beau essayer de faire croire le contraire, me faire porter le chapeau, elle a ramassé le revolver sur le siège et elle a tiré, direct, à bout portant. C'est elle la meurtrière. Pas moi. Pourquoi moi, Jean Massimi, de Pietrovasco, Haute Corse, je prendrais perpète à cause d'elle ?

*Il disparaît dans l'obscurité. Laissant la place à Louise, seule en scène.
Sur des écrans, apparaissent des images monochromes, dans l'esprit d'un film noir, des phares, la nuit, la pluie, l'intérieur d'une voiture qui roule à vive allure ...*

Louise

Il y a eu un claquement sec et le sang a giclé sur le pare-brise.

L'intérieur cuir du coupé Mercedes s'est coloré de rouge, et même mon chemisier blanc, un Sonia Rykiel, que je portais ce soir-là en mémoire de nous, s'est moucheté de son sang.

Les experts ont soutenu que la balle qui a traversé la tête de Lucas, mon amant, avait été tirée par derrière, ce qui est lâche et ne me ressemble pas.

Si j'avais dû le tuer, je l'aurais fait de face, en lui disant droit dans les yeux ce que j'avais à lui dire.

Le décor bascule dans l'obscurité. On entend une mélodie jazzy sur un rythme lent.

La poursuite éclaire Charles qui entre côté jardin.

Charles

Qu'elle finisse bien ou mal, Il faut toujours un coupable dans une histoire d'amour. Quel gâchis ! Ça, on, peut le dire !

Je l'aimais, Louise, mais elle me mentait.

Elle croyait que je n'y voyais rien. Alors, j'ai fait ce qu'il fallait...

Sans rien demander à personne, sauf à Jean, bien sûr.

Aveugle, moi ? Non...Sûrement pas...

Scène 1 Loft Choiseul

Il entre et allume la lumière.

On découvre un décor high-tech qui ouvre sur un jardin arboré. Coté cour, une alcôve abrite un large canapé, côté jardin, une table en verre massif et quatre chaises translucides. Quelques toiles abstraites au mur. Louis est allongée sur le canapé, en nuisette.

Charles

Tu fumes déjà ? A cette heure-ci ?

Louise

La première, c'est la meilleure de la journée.

Charles

Tu avais promis d'arrêter...

Louise

Moi ?

Charles

Oui. Toi.

C'est quoi ton programme, aujourd'hui ?

Louise

J'hésite.

Je ne sais pas...

Changer l'eau des fleurs, nourrir les poissons...

Charles

Tu ne devais pas déjeuner au golf pour la journée Sida ?

Louise

Il n'y a que des vieux. C'est chiant.

Charles

Tu ne vas tout de même pas rester sur le canapé toute la journée ?

Louise

Peut-être.

Charles

Franchement, tu devrais sortir un peu...

Prendre l'air.

Louise

Tu as raison, j'irai faire un tour en ville dans l'après-midi.

Il s'approche d'elle pour l'embrasser.

Charles

Il faut que j'y aille. On s'appelle ?

Louise

D'accord. On s'appelle.

Il s'éloigne.

Louise

Charles ?

Charles

Oui ?

Louise

Tu trouves que je vieillis ?

Charles

Toi ? Mais non, voyons, tu ne changes pas, tu le sais bien...

Louise

Je n'aurais jamais dû m'arrêter de travailler.

Charles

Tu regrettes à ce point-là ?

Louise

Peut-être un peu, oui.

Charles

Tu es libre, tu peux faire tout ce que tu veux.

Quoi demander de plus ?

Louise

Je m'ennuie.

Charles

Tu devrais faire du sport.

Louise

N'importe quoi...

Charles

Tu verras, c'est la meilleure médecine.

Louise

Tu me trouves molle ?

Charles

Non, mais...

Louise

Mais quoi...?

Et quel sport, d'abord ?

Charles

Désolé, ma chérie, mais je dois y aller...

A ce soir !

Il sort.

Allongée sur son canapé, elle prend sa tablette et numérote un Skype. Sur les écrans, des personnes pédalent sur des vélos, d'autres courent sur des tapis. L'image d'un jeune homme s'affiche en grand sur le rideau de fond de scène. Une musique rythmique accompagne leur dialogue.

Lucas

Bonjour madame, est-ce que je peux vous aider ?

Elle arrange sa coiffure. Le jeune homme est plutôt charmant...

Louise

C'est-à-dire que...Voilà...Oui. Je voudrais, comment vous dire...

Me raffermir. Voilà, c'est le mot, me raffermir.

Et je ne me demandais si...

Lucas

Abdos, fessier, c'est ça ?

Louise

Heu... Oui, on va dire ça comme ça. Abdos fessier.

Lucas

Inutile de vous sentir gênée, madame, vous savez, nous, on a l'habitude, on est là pour ça ! Vous avez l'air en forme, non ?

Vous faites combien, comme poids ?

Louise

Moi ? Je ne sais pas exactement. 59, je crois.

Lucas

La taille, combien ?

Louise

1,65.

Lucas

Et bien c'est simple : le poids idéal pour votre taille de 1,65 m
c'est 57, 5 kilos. C'est le barème, regardez...

Il lui montre un feuillet à l'écran.

Lucas

Si vous faites 59 à la pesée, ça vous fait donc
1,5 kilos à perdre. C'est pas énorme.

Louise

Si on veut.

En fait, je crois que je fais plutôt 60, voyez-vous...

Lucas

60 ? Pas de quoi s'affoler !

Je peux vous proposer un programme à domicile, si vous voulez.

Louise

A domicile ? Vous voulez dire chez moi ? Carrément ?

Lucas

Oui. C'est un service qu'on rend, maintenant. C'est un peu plus cher,
mais pour le coup, c'est vraiment efficace. Et puis, ça évite de se
déranger, la salle de sport, et le reste...

Louise

C'est combien ?

Lucas

Abdos fessier, rythmique, cardio, le forfait est à 350 euros TTC pour 10
séances. Sans compter les UV, si vous souhaitez brunir un peu.
Vous voulez bronzer aussi ?

Louise

Peut-être...

Je ne sais pas encore.

Lucas

C'est vous qui voyez, madame.

Louise
Merci...
Je vais réfléchir.

Elle raccroche. L'image de Lucas disparaît.

Louise
Il était grand, un bon mètre quatre-vingt-cinq, blond et mince. Il aimait la culture physique plus que la culture tout court, et avec lui les conversations se limitaient au cinéma, les films américains, et au sport, surtout le rugby.
Cela me suffisait.
Il avait le charme de ces jeunes hommes juste assez immatures pour prendre les choses de l'amour comme elles viennent, sans trop y réfléchir.
J'ai senti tout de suite qu'il me désirait et cela m'a rassurée.
Il avait quinze ans de moins que moi...

*La lumière est atténuée, la tonalité tend vers dans les jaunes...
Un rideau translucide place le décor à contre-jour. On aperçoit la silhouette de Louise qui se dénude alors que Lucas l'enlace...
Charles apparaît côté jardin.
Il observe tranquillement sa femme dans les bras de Lucas.*

Charles
Trois mois avant le meurtre, elle a commencé à s'habiller court. Elle portait des talons hauts et sortait presque tous les soirs.
J'ai d'abord cru à une dépression...

*Louise est encore allongée à moitié nue sur le canapé.
Charles sort tandis que la lumière se change en intérieur jour.*

Scène n°4 Loft Choiseul

Lucas
Tu es encore pas mal, tu sais, pour ton âge...

Louise
Merci du compliment.

Lucas
Pas de quoi.

Louise

Les abdos, c'est naturel ?

Lucas

Trois heures de gainage par jour.
Tiens, touche, tu les sens, là?

Louise

Ce n'est pas si dur que ça...

Lucas

Tu te moques de moi ?

Louise

Ne le prends pas mal ! Je taquine un peu, c'est tout...

Lucas

Tu le fais exprès, tout pour me rabaisser...

Louise

T'inquiète, ton corps est parfait !
Ce que tu peux être susceptible, c'est pas possible !

Lucas

Ok, je ne suis pas bourré de fric, comme ton mari.
Ce n'est pas une raison pour m'humilier.

Louise

Qu'est-ce que tu vas chercher...

Lucas

Je sais ce que je dis.
Tu me prends pour un prolo.

Louise

C'est ce que tu es, non ?

Lucas

Et toi ?

Louise

Moi, c'est pas pareil. Je suis une femme mariée.

Lucas

C'est vraiment dégueulasse ce que tu dis.

Louise

Je sais.

Tu sais, toi et moi, c'est juste comme, ça, en passant, tu comprends ?
Faut pas qu'on s'attache.

Lucas

C'était pas bon ? Tu n'as pas joué ?

Louise

J'ai honte.

Lucas

Un peu ou beaucoup ?

Louise

Devine.

Lucas

Tromper son mec, c'est tellement banal, de nos jours.
Tu crois que tu es la seule en ville ?

Louise

Tout se sait ici.

Lucas

Et alors ?

Louise

Et alors rien.

Lucas

C'est vrai que ce serait vraiment bête de tout
perdre pour un type comme moi, sans un rond...

Louise

Tais-toi.

Lucas

Je ne te juge pas.

Tu as la belle vie, tu devrais être contente.

Louise

Je n'aime pas les mensonges.
Un jour ou l'autre, on finit toujours par s'embrouiller...

Lucas

Tu as raison, mentir, c'est pas beau. Pas beau du tout.
(Il se moque d'elle)
Toi pas aimer mensonge mais toi aimer baiser moi.
Il faudrait savoir ce que tu veux !
Tu avais envie, oui ou non ?

Louise

Un peu oui.

Lucas

Un peu ou beaucoup ?

Louise

Beaucoup.

Lucas

Alors ? De quoi tu te plains ?

Louise

De rien...

Elle allume une cigarette.

Lucas

Qu'est-ce que tu dirais d'une petite balade
sur la côte ?

Louise

Maintenant ?

Lucas

Oui, pourquoi pas ? On part ce soir, on revient demain.
Ça nous ferait du bien non ?

Louise

Masi qu'est-ce que je vais dire à Charles ?

Lucas

Ce que tu voudras. Que tu vas à la mer avec moi, c'est tout.

Louise

D'accord.

Elle prend son téléphone portable dans son sac.

Lucas

A une seule condition.

Louise

Laquelle?

Lucas

Tu payes l'hôtel, je n'ai pas un rond.

Louise

Espèce de radin.

Elle numérote sur son téléphone portable.

Le visage de Charles s'affiche en gros plan sur le rideau de fond de scène.

Lucas s'écarte de Louise pour ne pas être dans le champ du Skype. Il assiste, à l'écart, à la conversation.

Louise

Allô, Charles ? C'est moi.

Je ne serai pas là ce soir, je vais voir ma mère.

Je serai là demain, d'accord ?

Charles

D'accord.

Ce n'est pas grave, au moins...

Louise

Non, non, t'inquiète, il faut juste que je passe la voir, c'est tout.

Bisous, mon amour. A demain !

Charles

Oui. A demain !

Elle raccroche. L'image de Charles disparaît.

Lucas

Tu vois, quand tu veux...

La lumière s'éteint. Charles apparaît, côté jardin, alors que Lucas et Louise s'embrassent à contre-jour.

Charles

Les enfants étaient grands. Marie faisait son Erasmus en Angleterre et Antoine une école d'ingénieur à Nantes. Alors, le soir, à la maison, nous n'étions plus que deux, elle et moi.

Mais j'ai vite compris qu'on était trois...

Jour après jour, la question du respect de nous, notre amour, s'estompait pour ne plus devenir qu'un vague souvenir...

Louise se lève. Elle rhabille en prenant son temps, toujours sensuelle...

Louise

Quand il parti, ce soir-là, après une demi-journée de sexe, j'avais le sentiment d'une salissure étrange, duper, berner, dissimuler, mentir, tout cela me renvoyait à des peurs lointaines, aux premiers jours de solitude dans la maison, quand celui qui se disait mon père nous avait quittées, ma mère et moi. Il avait osé poser son regard sur une étrangère, une autre femme, une autre que nous. Il nous avait menti, trahi. Et pour finir, il nous avait abandonnées.

Je ne voulais pas ressembler à cela. Pour rien au monde.

Etait-ce seulement une question de corps, de désir ? Où s'agissait-il d'un mal bien plus profond, cette blessure d'enfance, qui revenait par bribes, ce sentiment d'abandon qui m'interdisait depuis toujours d'aimer un homme sans me méfier de lui ?

La lumière s'éteint.

Une projection de paysage marin, apparaît sur les écrans.

Lucas conduit une voiture décapotable alors que Louise est à ses côtés...

Ils roulent dans un cabriolet lancé à vive allure sur une route de corniche avec vue sur la mer. Le paysage défile sur leurs visages...

Scène N°5 Int voiture Cabriolet Lucas

Lucas

Comment tu trouves cette bagnole ?

Louise

Pas mal.

Lucas

V6, 260 chevaux. Transmission intégrale. Une vrai bombe.
Je l'ai pour tout le week-end !

Louise

Je n'avais jamais roulé en cabriolet.
On se sent libre, avec le vent...

Lucas

Tu aimes ?

Louise

Me sentir libre ? Oui.

Il klaxonne avec insistance :

Lucas

Mais qu'est-ce qu'il fout ce con ? Avance !!!

Sur les écrans, Lucas et Louise apparaissent dans différentes postures, des sourires, des courses pieds nus sur le sable, la mer, à marée basse, comme des stars de cinéma...

Un faisceau de lumière isole Louise, assise dans la voiture à côté de Lucas.

Louise

Je ne voulais faire de mal à personne, ni à Charles, ni à mes enfants.
J'avais juste besoin de changer d'air. Respirer.

Rester vivante.

Avec sa casquette des *Chicago Bulls*, il aurait pu ressembler à Ryan Gosling dans *Blue Valentine*. Il se moquait de moi, il disait qu'avec mes lunettes œil de chat on aurait dit *Sharon Stone* dans *Basic Instinct*...

Il aimait faire des photos, aussi. Des selfies. Pour s'amuser. On faisait des mimiques débiles, comme des enfants, devant la caméra...

Mais tout s'est compliqué quand l'argent s'est mis entre nous...

La lumière s'éteint. La chambre est dans la pénombre. On distingue à peine les silhouettes de Louise et Lucas.

La lumière isole Charles qui entre, côté jardin.

Charles

Louise a toujours été pauvre, même après m'avoir épousé.
La misère, ça colle à la peau.

J'aimais Louise pour sa beauté, sa fraîcheur. Elle avait dix-huit ans et j'en avais vingt de plus.

Elle avait choisi la sécurité.

C'était notre pacte, la jeunesse contre l'argent.

Au début, nous nous aimions, sincèrement, je crois...

La différence d'âge n'avait jamais été un obstacle à notre amour, jusqu'à ce qu'elle fasse la preuve du contraire...

Scène n°6 Loft Choiseul

Allongée sur le canapé, Louise, toujours en nuisette, tourne les pages d'un magazine de mode. Lucas se tient derrière elle, prêt à partir.

Louise

4.000 ?

Lucas

Je sais, c'est une somme.

Louise

Je peux me débrouiller.

Si ça peut t'aider à passer un moment difficile...

Lucas

Merci, Louise.

Louise

Je n'aime pas quand tu me dis merci.

Lucas

Alors, pas merci.

Louise

Dis-moi juste que tu m'aimes. Encore une fois.

Avant de partir.

Tu m'aimes ?

Lucas

Oui, bien sûr.

Louise

Tu m'aimes « oui » ou tu m'aimes « oui, bien sûr » ?

Il se sert un alcool, comme s'il était chez lui...

Lucas

Tu veux boire quelque chose ?

Louise

Pourquoi tu ne me réponds pas ?

Lucas,

Bien sûr, que je t'aime, voyons...

Louise

Tu peux le dire plus sincère ?

Recommence.

Lucas

Oui, je t'aime.

Louise

Voilà. Comme ça, c'est mieux.

Lucas

Bien sûr, Louise.

Il pose son verre et sort.

La lumière isole Louise, qui s'installe devant le miroir de la coiffeuse.

Charles entre, et l'observe en silence.

Louise

L'amour, le vrai, c'est autre chose.

Avec lui, rien n'avait d'importance. Tout n'était qu'un jeu.

Mais je voulais y croire, par orgueil, peut-être, coûte que coûte.

J'avais besoin de son regard, être son objet, dominée, désirée.

La combinaison du coffre, c'était tout simplement la date de naissance de mon fils, Antoine, et ses initiales, A, comme Antoine et CDB, comme Choiseul de Bricourt.

Le soir même, j'ai pris 4.000 euros en espèces.

A côté des billets, il y avait deux armes de poing, des révolvers.

Charles est un homme précis, très bon tireur, il pratique le tir sportif tous les samedis au club de Saint Agut, avec Jean.

Il est très soucieux de l'argent. Il compte tout. Au centime près.

Pour les 4.000, je savais qu'il faudrait inventer quelque chose...

Scène n°7 Loft Choiseul

Louise, en arrière-plan, est allongée sur le canapé.

Charles tourne les pages du magazine de mode de Louise.

Louise

Charles, tu m'entends ?

Charles

Oui ?

Louise

Véronique, tu te souviens ?

Charles

Non.

Louise

Tu sais, la coiffeuse. Rue de Paris.
Elle vient de divorcer.

Charles

Et alors ?

Louise

Son mari l'a plaquée. Maintenant elle est seule avec ses trois gosses.
Tu parles d'une vie ! Elle ne s'en sort plus !

Charles

Je t'avoue que je m'en fous un peu.

Louise

Pas sympa.

Charles

Je sais.

Louise

Elle n'a pas payé son loyer depuis trois mois et elle m'a demandé si je
pouvais la dépanner de 4000. J'ai dit oui. C'est la moindre des choses
d'aider son prochain, non ?

Charles

À condition d'en avoir les moyens.

Louise

Nous deux, on peut tout de même faire ça, non ?

Il arrête un instant de tourner les pages du magazine.

Charles

Elle t'a signé un papier, quelque chose ?

Louise

Non, rien. Je ne lui ai rien demandé. Je lui donné de l'espèce.
Elle m'a promis qu'elle me rembourserait le mois prochain.

Charles

Elle a de la chance, Véronique, d'avoir des amies comme nous, tu ne trouves pas ? Surtout moi ! Je ne la connais même pas !
Véronique comment, déjà ?

Louise

Sigeac. Véronique Sigeac. Elle est de Montpellier.
Je te la présenterai, tu verras c'est vraiment une fille bien. C'est dégueulasse les hommes qui vous plaquent comme ça, pour une plus jeune, non ?

Charles

Tu as raison, c'est vraiment dégueulasse.

Il reprend sa lecture, tranquillement...

Charles

Vraiment dégueulasse.

*Il n'a aucun regard pour Louise, occupée à se vernir les ongles.
La lumière isole Charles, à l'avant de la scène, côté jardin, alors que Louise reste dans la pénombre, sur le canapé.
Des images de centre-ville et de rues animées sont projetées sur les écrans.*

Charles

Je n'ai pas cru un seul mot de cette histoire de Véronique.
Ce dont j'étais sûr, c'est que Louise dépensait beaucoup, beaucoup plus que d'habitude. Des robes de marque, des chaussures sur mesure, des dessous sexy, des parfums...
Je suis allé faire un tour au salon de coiffure pour dames, « Sigeac Beauté », rue de Paris, mais le salon était fermé depuis trois mois, pour cause de liquidation judiciaire.

C'était un mensonge de plus, mais celui-ci, aussi petit et maladroit qu'il fût, était le début d'une longue série, un engrenage infernal qui allait nous perdre, elle et moi...

Il sort côté cour en regardant Louise.

Elle apparaît dans la lumière, allongée sur le canapé. Lucas se tient debout, près d'elle.

Scène N°8 Loft Choiseul

Louise étale les billets de banque sur le canapé.

Louise

Mille, deux mille, trois mille et quatre mille...
Voilà. Le compte est bon.

Lucas

Pas la peine d'étaler les billets comme ça,
j'ai l'impression d'être un professionnel tarifé.

Louise

Mais non mon chéri, tu n'es pas vraiment une pute, rassure-toi !
Mais c'est vrai que tu pourrais y ressembler...

Lucas

Pardon ?

Louise

Viens plus près.

Lucas

Louise...

Louise

C'est qui cette blonde que tu embrassais hier midi en plein centre-ville?
Elle avait l'air d'une pouf.

Lucas

Une amie.

Louise

Ça, je m'en doute.

Lucas

On ne s'est jamais rien promis, toi et moi...

Louise

Pas de serment, c'est ça...

Lucas

Disons qu'on est libres.

Lucas s'éloigne d'elle. Il empoche soigneusement les billets.

Louise

Il a rangé les billets dans son portefeuille et il a mis sa veste pour partir.

J'étais à moitié nue, sur le canapé.

Il devait être à moi, à moi toute seule. Pas question de partager.

Même si je ne croyais pas en lui, c'était plus fort que tout, j'aurais fait n'importe quoi pour le garder...

Scène N°8 (suite) Loft Choiseul

Lucas

Tu ne t'habilles pas ?

Tu ne vas pas rester toute nue, tout de même...

Louise

Tu sais, si tu as besoin de plus, la combinaison du coffre c'est 15-02-99 et les lettres, c'est les initiales de mon fils. J'oublierai de fermer à clé, tu n'auras qu'à entrer dans la maison et te servir.

Lucas

Tu es sérieuse ?

Louise

Charles est très bien assuré, Il y a tellement de cambriolages ces temps-ci, avec tous ces migrants. Il suffira de dire que nous avons été visités, nous sommes des gens respectables et tout le monde nous croira.

Lucas

Tu me prends pour qui ? Un braqueur ?
Je n'ai jamais rien volé à personne, moi !

Ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer !

Louise

Braqueur ! Tout de suite les grands mots !
Mon chéri, voyons... Je sais bien que tu n'es pas un voleur...

Lucas

Merci.

Louise

Il faut juste un petit peu de courage, parfois,
pour surmonter les obstacles de la vie, non ?

Lucas

Et alors ?

Louise

Ce serait comme un prêt, entre nous, un prêt sans intérêt...
Mais si tu as la trouille...

Lucas

Et en plus tu me traites de dégonflé ?

Louise

C'est sans risque.

Lucas

C'est pas mon style, ce genre de truc.

Louise

Si tu ne le sens pas, je n'insiste pas.

Lucas

Ça vaut mieux.

Louise

Mais...

Lucas

Mais quoi ?

Louise

Moi, je dis que c'est dommage de laisser passer une si belle occasion.
Je te donne un billet de loto gagnant et tu ne le prends même pas !

Lucas

Il y aurait combien dans le coffre, d'après toi ?

Louise

Ça dépend des jours.
5.000, 10.000, 50.000, parfois plus, parfois moins...

Lucas

Tant que ça ?

Louise

Oui. Surtout le vendredi.

Lucas

Tu crois que c'est jouable ?
Vraiment ?

Louise

A une seule condition. Tu quittes cette blondasse.

*La lumière isole Louise. Le décor est plongé dans la pénombre.
Des images de bris de verres, des gestes furtifs, des outils, des mains
gantées, de nuit, à contre-jour.*

Louise

J'ai cassé un carreau de la fenêtre du séjour et j'ai gratté la porte d'entrée avec un tournevis, histoire de faire croire à une effraction.
Le soir même, comme tous les vendredis, nous avons dîné avec Jean et sa femme et sa femme, Clara, à la maison.
Clara m'a demandé ce que j'avais à la main, je lui ai répondu que je m'étais blessée en épluchant des oignons. On a ri, car je n'étais pas tellement le genre à passer du temps à la cuisine, et on est passés à autre chose, jusqu'à ce que...

Scène N°9 Loft Choiseul

Charles, Louise, Jean et sa femme sont installés à table. Ils sont servis par l'Homme.

Le service est impeccable, grande classe, les convives sont éclairés à la bougie. L'homme les sert en redingote et en baskets blanches.

L'homme

Un verre de sauternes, monsieur ? Le sucré avec le salé, c'est ...

Charles

Je vous remercie, vous pouvez disposer.

L'homme

Très bien, monsieur.

L'homme va s'asseoir dans un coin du décor, sans ajouter un mot.

Charles

Dis-moi, Jean, qu'est-ce que tu ferais si ta femme te trompait ?

Jean

Moi ? Je la flingue, direct.

Charles

Tu rigoles ?

Jean

Elle, et son putain de connard de gigolo !
Je les descends, les deux. Pam et Pam.
Deux balles dans la tête ! Et avec du gros calibre, encore !
On ne plaisante pas avec ça, chez moi.

Charles

Tu déconnes ?

Jean

J'en ai l'air ?

Jean

Pam et Pam, je te dis !
Sans discuter !

Charles

Louise, tu crois qu'il déconne, Jean ?

Louise

Pas vraiment...

Jean

T'as raison, je déconne !
Je vous ai fait peur ?

Louise

Un peu quand même...

Charles

A ce point-là ?

Louise

Oui.

Tout le monde rit.

La lumière isole Louise.

Les autres convives continuent leur dîner.

Louise

Jean, c'était le fils de Martha Massimi, la femme de ménage.

Petit, il jouait sur le tapis du salon pendant que sa mère faisait les poussières.

Chez les Choiseul de Bricourt, on avait un certain respect pour les employés de maison. Alors, fidèle à la bonne tradition, Charles avait tout fait pour aider Jean à s'en sortir. Tout au long des années, il l'avait aimé comme un frère. Il lui avait avancé le capital pour créer son entreprise de bâtiment, et même, il avait été l'artisan de son mariage, un beau mariage, avec une jolie fille, d'une bonne famille chrétienne du coin. Jean ne pouvait rien lui refuser.

Louise

Et qu'est-ce que vous diriez si on allait prendre un verre en terrasse, chez Armand, sur les quais ? Il fait bon, non ?

Ça nous ferait prendre l'air...

Clara

Excellente idée ! On est si souvent enfermés dans la semaine...

Charles

Qu'est-ce que en penses, Jean ?

Jean

Pourquoi pas ! Si ça fait peut faire plaisir à ces dames...

La lumière isole Charles, alors que les autres poursuivent leur conversation tout en se préparant à sortir.

Charles

Tout se déroulait comme prévu.

Quand on est rentrés, la porte de la maison était ouverte, Le coffre était vide. Lucas était passé par là...

J'ai aussitôt appelé la police. On constaté le vol d'une somme de 53.000 euros en espèces, sur ma déclaration de bonne foi. On m'a demandé de justifier de cet argent. J'ai indiqué qu'il s'agissait de paiements en devises de ma clientèle étrangère et j'ai présenté toutes les factures en règle.

L'officier de gendarmerie Randoni a notifié que le carreau du séjour avait été cassé de l'intérieur, il a porté au procès-verbal qu'on pouvait raisonnablement déduire à un vol de familial.

Louise était très nerveuse.

Je sentais qu'elle me craignait.

Pourtant, il n'y avait pas de raison d'avoir peur.

Je ne lui en voulais pas.

Je voulais seulement tout entendre de sa propre voix, sentir sa honte, sa bassesse, je voulais qu'elle me demande pardon à genoux...

Alors elle m'a avoué ce que je savais depuis bien longtemps...

Les écrans projettent des photos de famille, les enfants petits qui courent dans le jardin, ils rient. Puis, Louise, dévêtue, dans toutes sortes de postures, en compagnie de Lucas. Leurs sourires semblent sincères, amoureux, même s'il y a de la tristesse dans leurs yeux...

Scène n°10 Loft Choiseul

Louise

Il avait des photos de moi, au lit, avec lui. Tu comprends ?

Il menaçait de tout dire, tout balancer.

Alors j'ai voulu te protéger, nous protéger, toi, nos enfants, j'ai cédé à son chantage et je lui ai donné la combinaison du coffre...

Charles

Tu croyais sincèrement qu'une telle connerie pourrait marcher ?

Tu prends les experts en assurances pour des débiles ?

Louise

Je ne pensais à rien d'autre qu'à le fuir, tout oublier, tout effacer.

J'ai eu peur, Charles, tu comprends ?

Charles

Maintenant, il ne te reste plus qu'à récupérer l'argent.

Louise

Mais, comment veux-tu...

Charles

Débrouille-toi.

Louise

Il n'acceptera jamais...

Charles

Tout dépend sur quel ton tu le lui demandes.
Les photos, elles sont où ?

Louise

Chez lui. Dans son portable.

Charles

Tu vas chez lui, tu les récupères, ok ?

Louise

Seule ?

Charles

Tu ne veux tout de même pas que je t'accompagne ?

Louise

Je n'irai pas.

Charles

Tu iras avec Jean.
Lui, il saura se faire comprendre.
Ils parlent la même langue.

Il prend son téléphone.

Charles

Allô Jean ?

Tu t'occuperas de lui...

Jean Massimi

D'accord.

La lumière isole Charles.

Charles

Je voulais la punir.

Lui faire payer sa crasse, effacer cette salissure.

Dès qu'ils sont partis, je suis allé faire un tour au Rotary, histoire de me montrer...

La lumière s'estompe pour laisser la place aux écrans qui diffusent des images de l'intérieur de la Mercédès puis la salle de sport de Lucas.

Louise

Jean est venu me chercher avec son coupé Mercédès et on a pris la direction du Club de Gym. Il était vingt heures passées, quand nous sommes arrivés, il n'y avait plus personne dans la salle, sauf lui...

Scène N° 11

Le décor est plongé dans la pénombre des projections.

On ne distingue que la silhouette des acteurs, placés à contre-jour, dans une ambiance de film en noir et blanc.

Lucas

Qu'est-ce que tu fais-là ?

Louise

Devine.

Lucas

Et lui, c'est qui ?

Jean Massimi

Devine.

Louise

Jean a posé le canon de son arme sous son nez, il s'est débattu un peu mais il a vite compris que Jean ne s'était déplacé pour une visite de courtoisie...

Jean Massimi

Les photos, elles sont où ?

Lucas

Tiens, les voilà.

Louise

Il m'a donné son portable, il y avait de tout, des filles de toutes sortes, plus ou moins nues, je faisais partie du lot. J'ai arraché la puce.

Jean Massimi

Et l'argent ?

Lucas

Quel argent ?

Jean Massimi

Tu vois, c'est simple, tu rends l'argent, on oublie tout et on reste bons amis.

Louise

Tu ferais mieux de faire ce qu'il te dit, Lucas.

Lucas

Il n'y avait rien dans le coffre ! Rien !
Pas un centime. Juste un flingue. Tu t'es foutue de moi ! Voilà !

Louise

Tu mens.

Rends l'argent. Rends-le !

Lucas

J'ai rien, je vous dis !

Jean Massimi

Le fric, tu l'as planqué chez toi, c'est ça ?
On n'a qu'à y aller faire un petit tour tous les trois, en amoureux...

Louise

Jean l'a poussé dans la voiture, à l'avant. On a roulé. Il a continué à nier, à dire qu'il n'avait pas volé l'argent. Il m'a traitée de traînée et de toutes sortes de choses qui m'ont mises en colère. On s'est mis à crier dans la voiture, c'est Jean qui conduisait. Le revolver a glissé par terre. Je l'ai ramassé et je l'ai donné à Jean parce que c'était le sien...

Des images de nuit, de phares et de pluie défilent sur les écrans.

On distingue la silhouette des acteurs en contre-jour, dans les lumières électriques de la vielle.

On entend les cris de Lucas : « foutez-moi la paix ! Je n'ai pas l'argent ! Je n'ai rien volé ! J'ai rien fait ! C'est elle ! »

Jean Massimi

Ce con de Lucas gueulait comme un âne. Il disait qu'il n'avait pas l'argent, que c'était Louise qui avait tout manigancé... J'avais envie de lui taper dessus tellement il m'agaçait, pour le faire taire un bonne fois. Le revolver a glissé par terre. Elle l'a ramassé et puis... elle a pointé l'arme sur son crâne, elle était folle de rage, elle criait et elle a tiré sur lui à bout portant.

Sa tête a explosé.

Et puis il y a eu un grand silence.

La lumière Isole Charles dans l'obscurité.

Charles

Un mauvais hasard.

Si je n'avais pas mis l'arme dans la boîte à gants, tout ceci aurait-il pu arriver ?

Pourquoi Lucas s'est-il obstiné ?

Pourquoi hurler ainsi, alors que Jean, qui a toujours été fragile des oreilles, n'a jamais pu supporter le moindre cri ?

Du reste, c'est la raison pour laquelle il n'a jamais été un bon tireur...

Alors, disons que le destin a fait son devoir.

Scène n° 12 Loft Choiseul

La pièce est à peine éclairée. C'est la nuit.

Charles

Mais qu'est-ce que tu as fait ?

Louise

Ce n'est pas moi, Charles...

Charles

Mais qu'est-ce qui t'as pris ?

Louise

Mais ce n'est pas moi, je te dis !!!

Charles

Alors c'est qui ?

Louise

C'est Jean.

La lumière isole Charles dans la pièce. On aperçoit Louise, effrayée, son chemisier blanc couvert de tâches de sang.

Charles

Elle était hébétée.

Elle disait : « c'est pas moi, Charles, je te jure, c'est pas moi. »

Je lui ai dit d'aller se coucher, qu'on allait s'occuper de tout.

Qui avait tiré sur Lucas ? Elle ? Ou bien Jean ?

Pour moi, franchement, cela n'avait aucune importance.

L'essentiel était qu'un point final fut enfin posé sur cette histoire sordide qui faisait honte à tout le monde...

Jean Massimi apparaît. Il rejoint Charles dans la lumière.

Jean Massimi

On a roulé le corps de Lucas dans une couverture et on l'a mis dans le coffre de la Mercedes.

Charles

Tu n'as qu'à brûler tout ça du côté des Rouets.

Il y a un endroit, tout le monde croira à un règlement de compte.

Jean

Charles, tu es sûr ? Tu sais ce que tu fais ?

Charles

Je fais ça pour toi, Jean, pour t'éviter perpète, tu comprends ?

Jean

Mais j'ai rien fait !! Tu me crois au moins ?

Charles

Bien sûr que je te crois.

Mais, les flics, eux, ce sera autre chose...

Jean

Je te dis que ce n'est pas moi !!

Charles

Le revolver, il est où ?

Jean

Dans la boîte à gants.

Charles

La douille, elle est où ?

Jean

Elle est doit être par terre, quelque part...

Charles

Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour sauver un ami...

Les écrans diffusent des images de nuit, de phares de pluie...

Jean Massimi

On s'est mis à quatre pattes comme des cons pour trouver la douille qui avait percuté la balle. On a cherché partout, parmi les flaques de sang, et on a fini par la trouver. Charles a mis le revolver et la douille dans un sac plastique et il a balancé le tout depuis le pont de Saint-Jean, le plus loin possible...

Charles

On a pris la route de nuit, à deux voitures. Jean conduisait la Mercedes. Il m'a suivi jusqu'à ce coin désert des Rouets, sur les hauteurs de Marseille. Il commençait à faire jour. J'ai balancé un bidon d'essence et le coupé Mercedes a pris feu aussitôt. C'était l'endroit idéal. A l'aube, les flammes se confondent avec les cheminées des usines qui bordent l'autoroute...

Scène n°15 Loft Choiseul

C'est le matin. Le décor est éclairé plein jour.

Louise

Charles ?

Charles

Tout s'est bien passé, ne t'inquiète pas.

Louise

Tu es sûr ?

Charles

J'ai fait ce qu'il fallait.

Charles

Des ouvriers de l'équipe du matin ont remarqué une épave qui se consumait au loin, du côté des Rouets, juste en face de l'usine.

La police n'a eu aucun mal à retrouver la trace du propriétaire, un certain Jean Massimi, et la brigade scientifique a formellement identifié le corps de Lucas.

Lors de son interrogatoire, Jean n'a rien dit à mon sujet, il s'est contenté d'avouer que Louise lui avait demandé de l'accompagner chez Lucas, ce soir-là, pour récupérer l'argent.

Qui avait tué Lucas Bailly ?

Moi ? Impossible. J'étais au Rotary. Tout le monde m'y avait vu.

Jean ? Mais pourquoi ?

Alors, Louise, forcément. C'était elle, la femme adultère, non ?

Jean Massimi

Je n'avais aucune raison de tuer Lucas. Ni même de lui en vouloir, je ne le connaissais même pas ! Alors, pourquoi m'accuser ?

Charles

Depuis longtemps, je savais qu'elle me trompait et qu'elle me volait.

Quand Lucas a ouvert le coffre-fort, ce soir-là, il n'y avait rien. Rien d'autre qu'un revolver. J'avais pris mes précautions. J'avais remarqué le carreau cassé, les traces sur la porte d'entrée, mais j'ai fait semblant de rien. Louise m'a dit : « *ne t'inquiète pas, Charles, je fermerai.* » J'ai pris l'argent, toutes les liasses, jusqu'au dernier centime...

Jean Massimi

Il n'a eu aucune pitié pour elle.

Il a exigé qu'elle lui rende l'argent qu'elle ne lui avait pas pris.

Il l'a envoyée chez Lucas pour l'humilier, lui faire payer cash toute sa crasse.

Charles

J'ai laissé une arme dans la boîte à gants.

Je savais que cela finirait mal et je peux bien l'avouer maintenant, j'espérais bien qu'elle le tuerait.

Louise

Au procès, on ne m'accordé aucune circonstance atténuante.

J'ai été condamnée pour le meurtre de Lucas à vingt ans de réclusion criminelle et Jean à huit ans pour complicité d'assassinat.

On n'a jamais retrouvé l'arme qui a tué Lucas, ni l'argent.
Entre temps, Charles m'a quittée.
J'ai lu dans la presse qu'il s'est remarié avec une jeune femme de bonne famille, de vingt ans plus jeune que moi...

Charles

Je n'ai rien à me reprocher. Rien. D'ailleurs, je suis sorti libre au procès. Libre. Libre de tout recommencer...

La lumière baisse sur le décor alors qu'un rideau translucide tombe sur le décor. Devant le rideau, L'homme s'installe sur un tabouret. De l'autre côté » du rideau, on aperçoit la silhouette de Louise qui se change tandis que le décor se transforme.

L'homme

Il y a là un mystère dans la justice des hommes.
Qui de celui qui arme ou de celui qui tire est le véritable assassin ?
Vingt années, c'est exactement deux millions quatre-vingt-seize mille six-cent-quarante heures de solitude, d'abandon, de détresse, d'oubli.
Une mort lente. Sa vengeance.
C'était le prix à payer pour ce millième de seconde où la balle a traversé la tête de Lucas. Pour quelques jours d'évasion, de balade.

Louise

Aujourd'hui encore, je suis incapable de dire qui a tiré.
Je ne m'en souviens pas.
D'ailleurs, cela m'est égal. Les juges ont dit que c'était moi, parce que j'avais toutes les raisons de le faire. C'est leur droit.
Lucas, je pense à lui à chaque instant, chaque minute, chaque seconde, à nos escapades sur la corniche en cabriolet, mon chemisier blanc, un Sonia Rykiel à 580 euros qu'il m'avait offert à Noël lors qu'un voyage à Paris, celui-là même qui s'est moucheté de son sang un soir où rien ne ressemblait à rien.
Ce n'était pas vraiment de l'amour, mais cela aurait pu y ressembler.

*La lumière s'éteint.
On entend une musique orientale.*

L'homme :

Elle rêvait d'autre chose.
De jeunesse perdue, de liberté.
Aujourd'hui, en ce moment même, Louise est en prison.
Quand elle sortira, elle aura, si je ne me trompe pas, 65 ans, 5 mois et trois jours.

Ce sera son âge.
Il lui restera encore un peu de temps à vivre, peut-être, pour oublier
l'ennui.
Voilà...
Pauline, c'est autre chose.
Elle, c'est la passion.
Une autre époque...
Le 17 mars 1951, elle tire sur mon amant, Félix, et le tue de trois balles de
revolver.
Elle avait vingt-quatre ans.
Son procès a défrayé la chronique, suscité des haines incroyables...

Pauline

Le rideau se lève : on découvre un décor minimaliste. Une table, une chaise, une fenêtre. Un poste de radio. Un téléphone mural.

Sur les écrans, des images et des sons du trailer du film de Georges Clouzot « La Vérité » défilent. Marie-Josée Nat, Samy Frey, Paul Meurisse, Charles Vanel...et bien sûr Brigitte Bardot qui interprète le rôle de Pauline Dubuisson...

<https://www.atmospheres53.org/film/la-verite/>

L'Homme :

Elle était la perverse, la garce, la vicieuse.

A sa libération, après huit années de prison pour bonne conduite, elle a voulu changer d'identité, espérant ainsi échapper à la mémoire de tous...

Elle a fui, quelque part, au Maroc, du côté d'Essaouira...

On découvre Pauline. Une robe noire, pieds nus.

Elle écrit, à même le sol.

Pauline

Et puis, ici, j'ai rencontré Pierre.

Et je me suis mise à rêver d'un avenir, avec lui, un amour vrai, sans ombre.

Un mariage.

Tout recommencer.

Écrire avec lui la page blanche d'une vie nouvelle, pure, sans tache.

Ce matin, je crois que j'ai fait une bêtise.

J'ai avalé trop de médicaments.

Martha m'a donné de l'eau, c'est une fille bien, Martha, on habite le même étage, elle sait prendre soin des autres femmes lorsqu'elles vont mal...

On entend les actualités du 3 septembre 1963 à la radio :

<https://www.ina.fr/audio/PHD94020171>

Pauline

Mon cher Pierre,

J'ai réussi à capter la radio française ce matin. Il paraît que, là-bas, c'est la rentrée pour tout le monde. Les enfants vont reprendre le chemin de l'école et c'est très bien. Je te l'avoue bien volontiers, l'actualité de la politique ne m'intéresse pas beaucoup, même si j'espère que la guerre au Vietnam va bientôt finir. Après l'Algérie, il serait quand même grand temps de connaître enfin la paix.

J'espère que tout est calme là où tu es.

Prends bien soin de toi, surtout.

J'attends de tes nouvelles.
Pauline.

Sur les écrans, on aperçoit Pierre, en photo. Il écrit sur ses genoux, dans un paysage désertique.

Pierre

Mon amour,

Je t'écrirai plus longuement dès que j'aurai un moment.

Ne t'inquiète pas pour moi. Ici, les travaux avancent bien. Nous attaquons demain le forage en zone sud. Je serai de retour bientôt.

As-tu pu faire les démarches à l'ambassade pour le mariage ? Fixer une date ?

Je suis si impatient.

Dis-moi tout, bien vite.

Pierre.

Pauline

Je l'aimais.

Je dévorais ses lettres.

Je lisais et relisais chaque soir à haute voix chacun de ses mots, chacune de ses phrases, même la plus banale et, à peine la lecture terminée, si brève, j'attendais, encore et encore, un autre signe de vie.

Je l'aimais, et pourtant, je lui mentais.

Je lui mentais sur tout, depuis le début.

Je lui mentais ma honte.

Cette honte impossible à laver, cette crasse qui empestait encore l'odeur fétide des couloirs de la Petite Roquette, cette salissure d'une cellule sordide qui me restait collée à la peau et ne me quittait jamais.

Suis-je donc vraiment celle qu'ils disent : une femme sale ?

Une « salope », au sens littéral du terme ?

J'ai été une femme libre quand les femmes ne l'étaient pas encore.

J'ai été jugée pour cela aussi, c'était tout autre chose, j'étais jeune et j'avais eu des amants.

Ce matin-là, c'était un lundi, je crois, le jour sans les hommes, je suis allée au hammam. J'ai aidé une vieille femme à se laver, elle a posé ses mains ridées sur mon visage, et comme si elle avait senti une certaine douleur, pour m'apaiser, elle m'a caressée, puis elle pris un peu de savon noir, et m'a frottée avec force, partout, le dos, le ventre, les jambes jusque dans l'intérieur des cuisses, comme pour faire fuir les mauvais génies.

Elle ne me parlait pas. Elle me regardait droit dans les yeux, sans faiblesse.

Puis je me suis allongée sur les pierres chaudes, avec les autres femmes.

Je suis restée là plusieurs heures, jusqu'à ce que le muezzin appelle pour la prière. Et puis je suis rentrée chez moi...

Pierre apparaît sur les écrans.

Pierre

C'est étrange. D'elle, je ne connais rien, ou presque.

Si ce n'est son prénom, Pauline. Et son nom, un nom banal, Dubuisson. C'est tout.

Elle ne parle jamais d'elle, ni de ses parents, ni de sa mère ni de son père, ni même de ses frères et sœurs, si elle en a.

C'est un peu comme si, autour d'elle, ils étaient tous morts.

Elle n'a aucune photo, ni d'elle, ni de personne.

Quand elle regarde au loin, à l'océan, elle se cacherait presque pour effacer de ses yeux le souvenir d'un autre temps, avant nous, un temps qui nous voudrait du mal.

Ce temps-là, secret, elle le porte sur son visage sans pouvoir rien y faire.

Il y a dans son regard une peur qui vient du plus éloigné des territoires, celui d'un passé maudit, une vie d'avant à ne surtout pas fouiller, ni raconter, ni voir ressurgir.

J'ai essayé, plusieurs fois, de la questionner, l'enfance, la famille, mais j'ai compris que c'était inutile. C'est son secret, cela lui appartient.

Après tout quelle importance ?

Ici, dans le désert, nous vivons hors du temps, sans passé ni attaches, sans calcul, sans autre raison que celle que nous nous aimons entre le ciel, la mer et le sable, en toute liberté...

Pauline

Mon cher Pierre,

J'ai bien reçu ta lettre du 3 septembre. Je suis contente de savoir que tu seras bientôt de retour. J'ai appris qu'ils avaient installé une nouvelle cabine téléphonique à la Poste. Je t'appellerai vendredi pour te donner des nouvelles. Malheureusement, le consulat de France est fermé pour quelques jours en raison de travaux. L'agent diplomatique, Monsieur Louis Laberanne, a pris quelques jours de congés. Nous pourrons mettre au point le dossier de mariage dans le courant du mois, si tout va bien. L'administration, et ses lenteurs, que veux-tu, c'est ainsi.

Il me tarde d'entendre ta voix.

A vendredi !

Je t'embrasse

Pauline

Pauline

« Justificatif de domicile, copie intégrale de l'acte de naissance, passeport français, deux témoins ».

Il suffit de pas grand-chose pour tuer un amour.
Une simple signature au bas d'un registre de mairie et la poisse est de retour.
Trois fois rien et le poison est là, comme un chien fidèle, l'horreur revient à l'ordre du jour, avec son cortège de saletés, pour s'inscrire comme une insulte sur le front.
Alors, je traîne.
Je laisse les heures glisser.
Je me cache, en espérant que le temps fasse son travail, que l'oubli vienne laver la honte.
Ce beau projet de mariage, c'était une course contre la montre que Pierre, sans le vouloir, ni même le savoir, avait engagée contre moi. Nul ne savait qui en sortirait vainqueur, si les sentiments, si fragiles, qui me maintenaient en vie, l'emporteraient, ou non, sur les fantômes.

Pauline

Allô, Pierre, c'est moi, Pauline !

*Sur les écrans, on aperçoit Pierre dans une cabine téléphonique.
On entend au loin le muezzin et l'appel à la prière du soir.*

Pierre

Allô ? Oui, Je t'entends ! Pas très bien, mais je t'entends !

Pauline

Je ne peux ne pas te parler très longtemps, ça coute trop cher, ici. Et puis, je t'entends mal. Tout se passe bien ? Je suis si contente, tu vas rentrer bientôt, n'est-ce pas ?

Pierre

(On l'entend de loin, il doit forcer la voix)

Oui ! Tout va bien ! On crève de chaud, ici !

On aura fini les études de forage d'ici une semaine.

A l'heure qu'il est, Il n'y a rien à faire d'autre que travailler.

Pas de cinéma, pas de théâtre pas de bistrot ! Rien !

C'est d'un ennui à mourir !

Tu me manques beaucoup, tu sais...

Pauline

J'ai une bonne nouvelle. J'ai rencontré Monsieur Labérenne. Il me dit que notre dossier est en bonne voie. Mais Il faudra attendre encore un peu

pour publier les bancs, le temps que les actes arrivent jusqu'ici. Cela peut prendre encore deux ou trois semaines, tu comprends ?

Pierre

L'administration, on sait ce que c'est...

On entend de la friture sur la ligne.

Pauline

Pierre, tu m'entends toujours?

Pierre

Pauline...?

Pauline

Je voudrais aussi te dire quelque chose...

Pierre

Quoi ?

Pauline

Quelque chose d'important.

Pierre

Je t'écoute...

Pauline

En fait, je crois que je préférerais te le dire quand tu seras là...

Pierre

C'est grave ?

Pauline

Non. C'est juste une chose entre nous.

Pierre

Ça peut attendre mon retour ?

Pauline

Oui, je crois que cela peut attendre encore un peu.
Il faut que je te laisse.

Pierre
Déjà ?

Pauline
Je voulais te dire...
Je t'aime.

Pierre
C'était ça la chose importante ?

Pauline
Oui, je crois.

Les écrans s'éteignent.
On retrouve Pauline dans la pénombre de sa chambre.
Les persiennes sont fermées. Un rayon de soleil filtre et projette les ombres au sol.

Pauline
Pierre Lafourcade. Né le 11 juillet 1925 à Neuilly-sur-Seine. Fils de Paul Lafourcade, ingénieur, et de Marie-Jeanne Lafourcade, née de La Puye Resnais, sans profession.
Je savais tout sur lui.
Les papiers du mariage, cela faisait belle lurette que je les avais reçus !
L'administration, même ici, n'est pas aussi lente qu'on croit...
Ce jour-là, c'était la première fois que j'entendais sa voix depuis son départ, Martha, croyant me faire plaisir m'avait donné un exemplaire de journal « Détective ».
La première page était pour Brigitte Bardot, et son rôle dans le film de Clouzot, « La Vérité ». Ce film, qui m'a fait tant de mal, va bientôt sortir au Maroc, au Ritz, à Casablanca, pour commencer.
Heureusement, dans le désert, il n'y a pas de cinéma.
Pierre ne pourra pas le voir.
Pierre, un fils de bonne famille, élevé dans les beaux quartiers, avec pignon sur rue... Que peut-il faire d'une fille comme moi ?
Il m'abandonnera, j'en suis sûre, au premier jour où je lui dirai tout.
D'ailleurs, c'est normal, comment le lui reprocher ?
Alors, autant abréger les souffrances, autant tout dire, sans mentir, sans rien omettre, ni oublier...

On entend un extrait sonore du film de Georges Clouzot.
On reconnaît la voix de Brigitte Bardot au tribunal.
Extrait sonore du film de Georges Clouzot « La Vérité » (1959)

https://www.youtube.com/watch?v=wtfB5Ah_HDc

Pauline

*Mon cher Pierre,
Bientôt, nous allons pouvoir nous marier, enfin !
Mais, avant toute chose, je voudrais te dire...*

Pauline

Non, ça ne va pas...

(On l'entend chiffonner une feuille de papier.)

Pauline

*Mon cher Pierre,
Mon amour,
Bientôt, nous allons pouvoir nous marier, enfin !
Je ne sais par où commencer mais tu dois tout savoir...*

Pauline

Pourquoi devrait-il tout savoir de moi?
N'ai-je pas le droit de profiter encore un peu de ce silence qui me fait tant de bien? Et si c'était ma liberté de garder mes secrets pour moi toute seule ?
Après tout, pourquoi pas ? Qu'est-ce qui m'oblige ?
Non, pas encore, j'attendrai...

Sur les écrans Pierre apparaît.

Pierre

Je ne peux pas te parler très longtemps, tu sais, on doit partir...

Pauline

Écoute-moi, c'est très important. Il faut que tu me donnes le nom de ton témoin, pour le mariage. Sinon, on ne pourra pas publier les bans, tu comprends ? Moi, ce sera madame Ramirez, elle est très gentille, elle habite le quartier, à deux pas d'ici, elle m'a déjà dit oui. Elle t'apprécie beaucoup, tu sais... C'est très important, tu comprends ? Tu as pensé à quelqu'un ?

Pierre

C'est si urgent ?

Pauline

Oui.

Pierre

Mais je n'en sais rien !

Pauline

Il te faudra bien quelqu'un pourtant...

Pierre

Mon frère, peut-être...mais il est à Paris !
Ici, je ne connais pas grand monde...

Pauline

Il faut absolument quelqu'un ! Qui tu voudras, mais quelqu'un !

Pierre

Alors demande à Jo, le pharmacien, il est sympa.
Il nous fournit les médicaments, ici, quand on a des soucis sur le chantier...
Je pense qu'il sera d'accord, avec tout l'argent qu'on lui donne...

Pauline

Tu es sûr ?

Pauline disparaît.

Pierre apparaît, isolé dans la lumière, dans la chambre de Pauline, côté cour.

Pierre

Elle a raccroché avant même que je n'aie eu le temps de lui dire au-revoir.
Je me suis toujours demandé pourquoi, ce jour-là, elle était si pressée.
Au fond, il n'y avait aucune urgence. Notre mariage pouvait attendre quelques jours, et même quelques mois encore. C'était juste un pacte, un symbole qui ne concernait que nous...
Je n'ai compris que bien plus tard pourquoi elle demandait si tôt des témoins...

Il disparaît.

*On retrouve Pauline, seule dans sa chambre, assise à sa table.
Sur les écrans, des images du centre-ville d'Essaouira défilent. Parmi elles, on reconnaît « L'homme », qui joue le rôle de Jo, le pharmacien.*

Pauline

Le soir même, je suis allée voir Jo, le pharmacien de la rue Hasna. C'était un type bien. Un pied noir qui avait fait ses études à Paris. Je lui ai demandé s'il

voulait nous rendre ce service et il a accepté bien volontiers. Et il m'a dit avec un grand sourire: « je te souhaite tout le bonheur, Pauline. »

Puis je lui ai demandé quelques médicaments pour dormir. J'avais du mal à trouver le sommeil. Il m'a donné ce qu'il fallait, sans discuter.

Puis il m'a embrassée, comme si j'étais devenue d'un seul coup quelqu'un de sa famille.

Pauline écrit à même le sol. Elle se relit à haute voix.

Pauline

Mon cher Pierre,

Mon amour,

Maintenant que tout est en ordre, tu peux décider de tout annuler, de me quitter, même sans un mot, quand tu auras lu ces quelques lignes.

Je l'accepterai, sans discuter.

C'était il y a bientôt 20 ans.

J'étais une très jeune fille, j'avais à peine seize ans.

Ils m'ont attrapée par les cheveux, ils m'ont traînée dans une cave, ils ont déchiré ma robe et ils ont dessiné des croix gammées sur mes seins.

Et puis ils m'ont violée, chacun à leur tour.

Ils étaient au moins dix.

Qui étaient ces hommes ? Des résistants ? Sûrement pas.

Des libérateurs de la dernière heure, des voyous, qui n'avaient pas plus été résistants que je n'avais été collabo.

Ils se sont vengés sur moi parce que j'avais aimé un homme, il était beau, attentionné, tendre et doux, il avait le double de mon âge, c'était un médecin, et il avait le grand tort d'être allemand.

C'était en mai 1944, à Dunkerque.

Ils m'ont traînée dans la rue, parmi les autres, il y avait d'autres femmes avec moi, et ils m'ont mise nue.

Ils m'ont rasée, des pieds à la tête, même le sexe, en riant et en m'insultant. Je pense aujourd'hui à toutes ces choses qui ont été dites sur moi, que je suis une diablesse humaine, une perverse, une profiteuse, une arriviste, une menteuse, une voleuse, une dépravée, une traîtresse, et que me pendre ne serait que justice.

Mais je me demande comment je pourrais être tout cela à la fois.

Mon corps souffre encore de ces blessures et, je préfère te l'avouer, mon amour, pour que notre chemin soit pur, il m'est bien difficile encore de me réconcilier avec le désir, car je crains les hommes, pour leur cruauté, leur bestialité.

Je sais que tu n'es pas comme les autres, j'espère que tu me pardonneras.

Pauline

Pauline est allongée par terre, parmi ses lettres. Elle est dans la pénombre.

Pierre apparaît, à contre-jour, dans la chambre, près de la porte d'entrée.

Pierre

Et si elle mentait ?

Si tout cela était calculé pour me mettre à l'épreuve, me détourner d'elle, tuer dans l'œuf notre projet de vie.

Elle avait succombé au charme d'un homme mûr, et alors ?

La belle affaire !

Seize ans.

Aurait-elle dîné avec le diable, à l'aube de sa vie de sa femme, qui pourrait la juger ?

Et nous, les hommes, sommes-nous des saints ?

Je l'appellerai demain sans faute, je lui dirai ma façon de penser...

Il disparaît.

Pauline

En abordant les choses du sexe, je savais que je risquais de le perdre définitivement. Dans un couple, quel est le ciment, si ce n'est le lit ?

Le lit.

Ce lieu si dangereux où il se passe tant de choses.

C'est là où l'on accouche, là où l'on pousse le premier cri comme on lâche le dernier soupir.

C'est là aussi où tant de choses secrètes, inconvenantes, se passent entre l'homme et la femme.

C'est là où l'on rêve, de mille et une choses, la nuit.

C'est le lieu des caresses, du repos et des nouveau-nés.

Aurais-je un jour un enfant de lui ?

Elle disparaît dans la pénombre.

Seul un rayon de soleil éclaire la chambre.

Pierre apparaît sur les écrans.

Pierre

Je ne veux plus rien savoir du passé, tu m'entends ?

Je veux tout inventer avec toi, Pauline.

Tout depuis le début. Je veux écrire avec toi notre page blanche, vierge de tout, où nous inventerons notre avenir.

Les souvenirs nous tuent, Pauline, tu comprends ?

Cela nous étouffe.

Il disparaît.

Pauline

C'est vrai que la liaison n'était pas facile.
Je n'entendais pas très bien ce qu'il disait.
C'était comme haché, dans l'écouteur.
Pourtant, je crois avoir compris l'essentiel.
Pierre est un homme généreux, intègre, et je lui mens, maladivement,
comme une garce.
Je ne lui ai encore rien dit de mon meurtre, rien.

Elle disparaît dans la pénombre.
Pierre apparaît, près de la porte de la chambre. Elle écrit. Il l'observe.

Pierre

Étais-je bien sûr de ce que je lui disais ?
Allais-je être capable d'accepter non pas le passé, mais l'avenir avec elle ?
J'avais un sentiment étrange, celui qui vient du doute.
Un doute de bonne famille, celui qui vient des femmes, de ce que certaines
mères disent à leurs fils à propos des autres femmes : se méfier, se
protéger d'elles, car elles sont toutes dangereuses.

Il disparaît à son tour dans la pénombre.
Elle lit sa lettre à haute voix.

Pauline

Mon cher Pierre,
Mon amour,
Je n'ai jamais voulu tuer Félix, c'est plutôt lui qui m'a tuée.
Quand je suis entrée dans sa chambre, il était surpris de me voir.
Cela faisait plusieurs semaines que nous ne nous étions plus parlés.
Il m'ignorait.
Il est vrai que je ne m'étais pas privée de le rendre jaloux.
Je savais qu'il détestait me voir au bras d'autres hommes, danser avec eux,
boire avec eux, rire avec eux, séduire, juste pour le plaisir d'être désirée.
J'adorais qu'on me cherche, qu'on me taquine, qu'on me pique.
Il ne le supportait pas.
C'était un jeu, un jeu dont j'aimais le danger, mais ce n'était pas de l'amour,
jamais. Je savais comment m'y prendre avec les hommes.
Il était face à moi.
J'avais un revolver dans ma poche et j'avais décidé de me tirer une balle dans
le cœur, pour lui dire combien je l'aimais, comment il m'était devenu
impossible de vivre sans lui.
Mais il m'a prise de haut, il m'a traitée de traînée, de fille à soldat, parce que
j'avais osé lui faire comprendre qu'il n'était pas seul au monde.
Je n'ai pas supporté ses insultes, j'ai voulu en finir, j'ai retourné l'arme contre
moi mais il s'est approché, en m'insultant encore.

Alors, j'ai pensé à mon père.

Elle se lève, pour aller vers la fenêtre, dos à nous.

Pauline

C'est vrai que papa s'est donné la mort le matin même où il a appris ce que j'avais fait. C'était le 18 mars 1951.

Depuis, on m'appelle la ravageuse. La mangeuse d'hommes. La guigne.

Étais-je responsable aussi de la mort de mon père ?

Papa était un type bien.

Pourtant, il s'est suicidé au gaz.

Il n'avait rien fait de mal.

Il n'avait seulement pas supporté de me voir partir menottée jusqu'à la Petite Roquette, après mon meurtre.

Je l'aimais plus que moi-même, comme une fille honnête aime naturellement son père.

En pensant à lui, mon père, le premier homme, celui qui me renvoyait à l'enfance, j'entendais la voix de Pierre, mon futur mari, il était tout près de moi. Il me chuchotait à l'oreille...

Pierre apparaît.

Pierre

...Pauline, je me fous du passé.

Je te veux, toi, telle que tu es.

Pauline

Repartir à zéro.

Avec lui, c'était un rêve...

Il me disait...

Pierre

... Oui, nous deux, on aura une belle vie.

Une maison au bord de la mer, pas grand-chose, juste de quoi regarder l'horizon et penser à l'avenir. Je nous vois trois enfants, deux garçons, pour te protéger, et une fille qui te ressemblera. Elle aura tes yeux, bleus comme l'océan qu'on verra depuis la chambre, depuis le lit, où nous nous aimerons à n'en plus finir...

Il disparaît à nouveau.

Pauline

Irréel.

Comme au théâtre.

Trois coups brefs reviennent à ma mémoire, comme toutes les nuits.
Trois petits coups secs, tirés d'un rythme régulier, qui me hantent.
Ma main tremble encore, elle tenait le revolver.
Félix s'est effondré.
Ses yeux fixes m'ont regardée.
Trois secondes. Trois petites secondes ont suffi pour que la mort survienne
dans nos vies.
J'avais tué Felix Bailly alors que je l'aimais.
Je voulais vivre avec lui, mais il ne m'a pas crue.
Alors j'ai tiré.
Et puis, attirée par le bruit et mes cris, la logeuse est venue.
Elle a appelé la police et la valse des sirènes a commencé.
J'étais à l'aube de ma vie.
Trois coups, trois petites secondes avaient suffi pour faire de moi une
meurtrière, une damnée.

*Elle s'allonge à nouveau, à même le sol.
On entend la voix de Pierre.*

Pierre

*Pauline,
Mon amour,
Enfin, les travaux sont finis. Je serai là demain.
Il me tarde de te voir, de te serrer dans mes bras.
Cela fait quelques jours que je n'ai pas eu de nouvelles de toi.
Tu ne m'as pas écrit.
Ni même téléphoné.
Pourquoi ?
Je te le dis sans crainte, même si tu as des choses sur le cœur bien cachées,
cela ne m'empêche pas de t'aimer.
E te le répète, je me fous du passé.
A demain.
Pierre.*

Pauline

Je savais qu'à la minute où il saurait qui j'étais, moi, Pauline Dubuisson, la
tueuse, la ravageuse, la perverse, condamnée à mort puis à perpétuité pour
le meurtre de Felix Bailly, mon amant, il me quitterait.
C'était écrit. *Mektoub*, comme on dit ici.
Alors, j'ai préféré prendre les devants, abrégé les souffrances.
Partir tranquillement, sans plus faire de mal à personne.

Elle disparaît dans la pénombre.

Pierre apparaît. Il avance vers elle. Elle est allongée à même le sol, parmi des feuilles, éparses. Martha et Jo apparaissent. Muets.

Pierre

Lorsque je suis entré dans la chambre, elle ne respirait plus.

La fenêtre était entr'ouverte. Le vent de l'océan battait dans les rideaux.

Il y avait quelques feuilles de papier, éparses, à même le sol.

Ce n'étaient que des feuilles blanches, vierges.

Sauf une, écrite de sa main, qui commençait ainsi : « *Pierre, mon amour, j'ai encore tant de choses à te dire avant de partir...* »

Mais il n'y avait pas de suite.

J'ai interrogé Martha, je lui ai demandé s'il y avait d'autres feuilles que celles-ci, des lettres, par exemple, mais elle m'a dit n'avoir rien trouvé d'autre que cela et quelques tubes de médicaments, renversés près d'elle.

Je crois qu'elle m'a menti.

Mais je n'en ai jamais eu la preuve.

Jo, le pharmacien de la rue d'Hasna est venu nous rejoindre.

Catastrophé, il s'est agenouillé près d'elle et a posé un baiser sur son front.

Il a posé son doigt le long de son cou pour sentir son cœur.

Puis il a clos ses paupières.

Son visage s'est soudainement apaisé.

Jo avait eu le courage que n'avais pas eu, couper court avec la question terrible que posaient ses yeux bleus et fixes, depuis les profondeurs de toute une vie.

Elle avait toujours dit qu'elle souhaitait reposer dans le cimetière arabe, avec vue sur la mer, à même la terre, sans nom ni prénom.

Devant l'éternel, elle ne s'appellerait ni Pauline, ni Pauline.

Ni la douce ni la tueuse.

Elle s'était libérée.

Noir.